Document généré le 19 avr. 2024 06:43

ETC

« Pensée figurative » ou figuration?

Claire Savoie, *Le cercle des épithètes*, Galerie Optica, Montréal. Du 13 janvier au 12 février 1994

Yvan Moreau

Numéro 26, mai–août 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/35635ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Moreau, Y. (1994). Compte rendu de [« Pensée figurative » ou figuration? / Claire Savoie, *Le cercle des épithètes*, Galerie Optica, Montréal. Du 13 janvier au 12 février 1994]. *ETC*, (26), 24–26.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MONTRÉAL

« PENSÉE FIGURATIVE » OU FIGURATION ?

Claire Savoie, *Le cercle des épithètes*, Galerie Optica, Montréal. Du 13 janvier au 12 février 1994

PHOTO : YVES LACOMBE

Claire Savoie, *Le cercle des épithètes*, 1992-1994. Installation audio-vidéo.

Le projet artistique de Claire Savoie argumente notre expérience face aux messages que nous captons et leur genèse. Comment sont-ils transmis et par quel support ? Comment les déchiffrer et les transmettre aux destinataires ?

L'installation son et vidéo comprend neuf haut-parleurs suspendus en demi-cercle qui font entendre neuf voix différentes - chœur de quatre voix d'hommes (trois basses et un ténor) et cinq voix de femmes (trois altis et une soprano) - synchronisées au hasard qui débitent dans leurs rythmes respectifs des adjectifs qualificatifs tirés de récits littéraires choisis. Au centre de l'espace, du site, une chaise occupe l'endroit « stratégique » de l'installation où le spectateur a le choix de s'installer pour faire l'expérience de l'œuvre. Les paroles se font également entendre selon le déplacement du visiteur grâce au système de détection relié

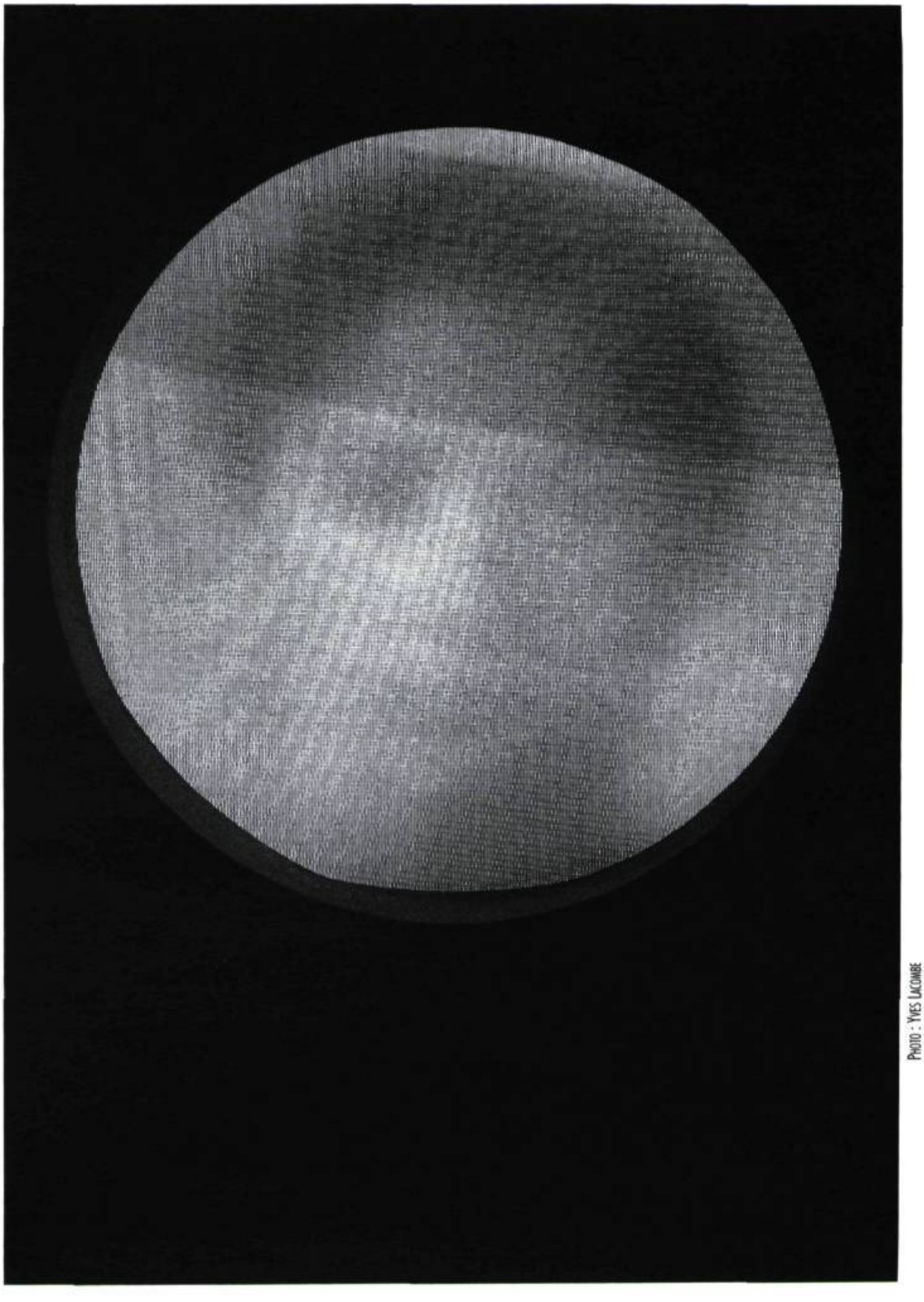

PHOTO : YVES LACOMBE

Claire Savoie, *Le cercle des épithètes*, 1992-1994. Installation audio-vidéo.

à un ordinateur qui régit l'ensemble du dispositif. Placé face à la chaise où le spectateur peut prendre place, fermant le cercle de l'œuvre, un moniteur projette l'image vidéo d'une tête (un visage) un peu diffuse, fluide, qui tourne de gauche à droite de façon irrégulière.

La connexité de l'espace visuel et sonore renoue le visible et le dicible où la conception de l'image tient plus d'une « pensée figurative » que d'une figuration. L'image n'est plus un signifiant stable. Elle n'est plus le double mimétique et figé mais devient une potentialité multipliant

à l'infini les points de vues possibles. Elle fait apparaître le Sujet autour de l'objet et à l'intérieur de l'image, elle le déloge, l'expulse, de son observatoire épistémique. Notre relation avec l'image et le sonore (non métaphysique) invite à un certain oubli pour s'initier à une nouvelle relation entre le voir, le dire et le faire.

La pensée de l'expérimentateur, privée de limites objectives, se met à dériver, à flotter. L'effet poétique lié à l'inattendu et à l'unique déclenche l'autonomie représentative et émotionnelle. Le mouvement possible de « l'acteur » met en crise la dichotomie monstration/narration et toute assimilation exclusive. L'image de la tête, surface-écran topologique, est conçue comme lieu d'ajustement dialectique de la psyché mais aussi de tout le système de la représentation mentale. L'installation est construite pour former des points de subjectivation à partir desquels chacun se constitue comme Sujet. « La subjectivation, en tant que régime de signes ou forme d'expression, renvoie à un agencement, c'est-à-dire à une organisation de pouvoir qui fonctionne déjà pleinement dans l'économie, et qui ne vient pas se superposer à des contenus où à des rapports de contenus déterminés comme réel en dernière instance ».[1] La subjectivation s'intègre à des expériences de vie à l'intérieur de champs d'intensités continues.

Les images visuelles et auditives naissent et s'évanouissent au moindre geste au-delà des apparences perceptives. Le mouvement et les apparences provoquent de fugitives apparitions. Les déplacements prennent une valeur relative et momentanée. L'écart cesse entre la réalité des distances (du temps, d'espace, du sonore) pour créer une dimension physique où le message n'est que fragmentaire dans l'observation prospective d'un regard. C'est comme si la conquête d'un espace, privé d'objectivité, nous permettrait de voir les images mentales du cerveau. Avec les images mentales apparaît un tout nouveau sens de la subjectivité par l'expérience sensorimotrice des attitudes du corps face au visuel et au sonore.

Le sonore devient visible. Les composantes sonores forment un continuum (fragmentaire) qui fait lire l'image ou entendre les sons comme une partition codée où les mots rivalisent, se recouvrent, se traversent. Elles peuplent le hors-champ du non-vu visuel pour ouvrir un espace temps, pour former des extensions temporelles. Le temps, le mouvement (figé ou non) et le sonore sont cœrcitifs dans cette stase du calme où le sens est le résultat d'un parcours génératif d'un système de relations.

Le savoir relatif des énonciations affecte la perception et la manière dont la pensée figurative travaille et s'articule au temps, à l'espace et au son. L'iconicité a comme résultat la production d'un effet de sens de la réalité. Elle agit en tant qu'unité du monde construit et déchiffrable par le participant dans un monologue quotidien. L'image n'appartient pas exclusivement et obligatoirement à l'ordre visuel de la représentation. Elle a le loisir de pénétrer, d'aller et de venir dans des prolongements sensibles, organiques, synoptiques.

« Le mouvement dans l'espace exprime un tout qui change. [...] Partout où un mouvement s'établit entre choses et personnes, une variation ou un changement s'établit dans le temps, un temps ouvert ».[2] Les associations libres, non dirigées, favorisent l'expression de nos investissements personnels où chacun doit approfondir sa relation d'expérience au temps vécu et à celui lié au devenir. Au moment où l'œuvre d'art se personnalise, elle devient le fait d'une expérience esthétique. L'œuvre requiert une intervention déambulatoire dont l'indétermination du spectateur est constitutive du système, en fonction des références et associations de ce dernier. C'est dans cet ordre d'idées que Gilles Lipovetsky croit que toute esthétique non-directive explore toutes les possibilités sans expériences limites à priori.

La force tranquille de l'installation de Claire Savoie vise une vérité de l'œuvre qui réside dans un « sensible » que j'éprouve pour éveiller une mythologie privée. Le lieu s'expose comme un espace privilégié où le spectateur assume la légitimité de la proposition car il est au centre du processus. Nous retrouvons l'idée d'expérience esthétique quand nos facultés jouent librement. L'œuvre, au lieu de bloquer le réel dans des déterminations qui le réalisent, est l'instrument d'un apparaître ouvert.

YVAN MOREAU

NOTES

1. G. Deleuze, F. Guattari, *Milles Plateaux (capitalisme et schizophrénie)*, Éditions de Minuit, 1980, p. 163.
2. G. Deleuze, *L'Image-temps (cinéma 2)*, Éditions de Minuit, 1985, p. 308.